



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

A la brillante représentation du *Prophète*, il n'y avait que corsages décolletés et drapés et manches courtes. Beaucoup de femmes étaient en blanc, moire antique, poulx de soie, crêpe; le blanc était coupé par des bandes de couleurs disposées en tablier et berthe à plusieurs rangs, — des robes nuancées claires, brochées, — robes en taffetas quadrillé rose ou bleu, avec de hautes franges nuancées. Robe taffetas, bouton d'or, à deux jupes unies, avec cordon de camélias rouges, séparant les draperies et relevant les manches. — Robe *pékin guirlande* bleu ciel, avec ornements en angleterre. Robe en crêpe blanc, littéralement couverte de très-petites chicorées en crêpe également, la pareille en crêpe rose, taffetas glacés,

couleurs tendres, avec profusion de dentelles.

Coiffures en barbes de blonde or et argent; — en Angleterre, avec barbes retombant derrière la tête, — en fleurs mêlées à du velours; en général, plus de blonde que de dentelle, et les coiffures posées très en arrière pour ne rien enlever au luxe du bandeau, ou des touffes bouclées. Les très-jeunes femmes ont les cheveux relevés à la Marie Stuart et attachés par des épingles en pierrerie, ce genre de coiffure n'admettant pas d'autre ornement.

Parmi les plus charmantes coiffures remarquées à cette brillante représentation, nous en avons reconnu beaucoup pour les avoir vues la veille dans les salons de M^{me} Dasse¹, car il n'est pas de fête élégante

¹ Rue Richelieu, 38.

à Paris où le nom de M^{me} Dasse ne trouve sa place. — Nous citerons, entre autres chefs-d'œuvre de goût et de coquetterie sortis de chez elle, un petit-bord composé de blondes et de marabouts étoilés en or, de larges barbes en tulle illusion roulé sur lui-même, mêlées à des torsades de cheveux noirs, et retombant de façon à envelopper le corsage et le bras, comme le voile des châtelaines. Une petite coiffure blonde rose et or était d'une légèreté et d'une élégance remarquables. Aux Français, pour le nouveau triomphe de M^{lle} Rachel, il y avait plus de chapeaux que de coiffures; mais des chapeaux délicieusement jolis, la forme très-évasée et la calotte ronde. Ils étaient en crêpe brodé de paille, en blonde entremêlée de ruches en rubans. Des écharpes en crêpe de Chine ponceau, citron et noir, richement brodées en plusieurs couleurs. — Sur des robes décolletées, des cannezouts pèlerinés à longs pans, noués négligemment à la hauteur de la ceinture; d'autres tout en entre-deux de mousseline brodée et dentelle, arrêtés par derrière sur un poignet, avec manches demi-longues et croisées sur la poitrine; les mantelets en cachemire blanc pour sortie de spectacle, avec broderie blanche à plat doublée de rose ou de bleu.

Aux salons et aux théâtres, dont les bougies et le gaz ajoutent tant d'éclat à la beauté, succède peu à peu la lumière du jour, dont les effets ne sont pas aussi merveilleux pour la coquetterie, tant s'en faut. Faut-il, à ce propos, révéler les mystères de la rue de la Paix? dire les visites que Guerlain reçoit, les demandes qui lui arrivent d'Angleterre, les appels enfin qui sont faits de toutes parts à sa science, à ses secrets en chimie, pour rendre aux teints fatigués par les veilles et les bals une fraîcheur qui brave les effets du soleil? Qui ne sait tout ce qu'il y a de merveilleux dans ses compositions? Quand nous voyons ses petits flacons si hermétiquement fermés, ses petits pots en porcelaine, avec des hiéroglyphes écrits en or, cela nous rappelle toujours les talismans miraculeux des temps où l'on croyait aux fées. C'est qu'il suffit de les ouvrir en suivant scrupuleusement les prescriptions qu'ils indiquent, pour redevenir jolie; et quand on est jolie, les miracles attribués

aux fées ne sont pas loin de s'accomplir. Là ce sont des crèmes qui donnent à la peau la blancheur des perles, au teint la nuance des roses. Ce flacon rend aux cheveux un noir d'ébène, du brillant, de la souplesse; cette eau conserve à la bouche sa fraîcheur; cette poudre met aux yeux des éclairs; ces essences, aux parfums fins, pénétrants et subtils, répandent dans l'atmosphère qui les reçoit des émanations enivrantes.

Et, si nous abordons les noms techniques, nous trouverons sur toutes les toilettes des femmes de distinction ce qui se trouve partout sans doute, des savons, des pom-mades, des vinaigres, des bandolines, des pâtes d'amande, de guimauve, de noisette, des essences et des cosmétiques; mais, sur toutes ces choses, il est un nom exclusif et universel, c'est celui de Guerlain.

On porte :

Des robes à corsage attaché devant, plutôt ouvert que fermé, soit qu'il s'ouvre jusqu'à la ceinture, en ne laissant presque apercevoir que la rangée de boutons sur le fichu *quakerisse*, soit qu'un peu dégagé des épaules il découvre la chemise brodée ou entrecoupée de petits volants de dentelle. D'autres, dits *corsages écuyers*, fermés du haut et du bas, mais entr'ouverts du milieu, laissant passer le jabot en batiste plissé à fins plis. Ces robes sont ornées :

De chicorées en étoffe pareille, soit très-petites à plusieurs rangs, soit d'un seul très-touffu, remontant jusqu'à la taille en diminuant, ou bien encore ces chicorées sont séparées au milieu par du velours de deux couleurs, ou une passementerie.

On voit aussi des ornements en rubans, mêlés à de la dentelle noire, pour le matin, et dentelle blanche pour soirées. — Les revers très-ornés, soit de broderies, de passementerie, de franges crépées, posées au bord du corsage ou reculées vers l'épaule, pour former jockeys. — Des volants ou découpés ou bordés en dentelle, en velours, festonnés, soutachés, selon l'étoffe dans laquelle on les coupe. — Les manches, *Amadis*, avec les corsages fermés; manches justes et tailladées du poignet au coude, avec petites chicorées entourant ces entailles. — Manches demi-larges, droit fil, avec trois volants, et même cinq, selon la garniture de la jupe.

—Manches à larges revers, avec deux rangs de dentelle ou à parements unis; manches en biais, très-larges, coulissées de distance en distance et formant bouillons. Les sous-manches en mousseline, en tulle, en filet, très-larges, mais ne retombant plus sur la main, étant soutenues par deux et trois rangées de dentelles posées au-dessus du poignet.

— Parmi les plus jolies toilettes qui ont paru aux dernières réunions, soit chez le président de la république, soit chez les plus hauts personnages du faubourg Saint-Germain, on a remarqué déjà les belles étoffes printanières de la maison Gagelin¹. Ces étoffes sont toujours en soie, parce qu'il n'y a réellement que la soie qui convienne aux toilettes riches et distinguées. Nous y avons vu des moires antiques roses, à dessin broché blanc, portées par deux jeunes sœurs nouvellement mariées. La berthe et les pagodes des manches étaient en admirable point d'Alençon, et une immense écharpe du même point retombait sur toute la toilette. Depuis longtemps on n'avait vu de dentelles aussi splendides, aussi nouvelles, dans leurs dessins, et le nom de Violard², qui a révélé leur origine, a retenti dans tout le monde élégant. — Disons, au sujet des dentelles, que les écharpes se font plus grandes que jamais, et que leur largeur est combinée de manière à produire une jupe, ou une tunique lorsqu'elle est froncée sur sa largeur. Une berthe très-grande et qui couvre le corsage, et des pagodes qui y sont appropriées peuvent ainsi immédiatement compléter la plus riche parure de dentelle; et Violard a dans ce genre, en dentelle noire comme en dentelle blanche, les créations les plus admirables. Nous avons vu aussi, dans les dernières réunions, des robes de crêpe, roses ou blanches, à triple volant découpé et petite chicorée de crêpe découpée au-dessus de chaque volant et au bord de la berthe.

JOSSELIN³. — Il est des noms magiques que l'écho se plaît à répéter souvent; tel est celui de Josselin; sans compter les pays lointains où s'étend sa réputation, à Paris et à Londres, ces deux centres de la mode,

¹ Rue Richelieu, 93. — ² Rue Choiseul, 2 bis. — ³ A Paris, rue de la Paix, 13; à Londres, 39, Golden square.

ses corsets ont toujours la prééminence. Grâce au talent qui, dans sa famille, est héréditaire, les deux capitales peuvent, à la fois, posséder un artiste d'élite. Les corsets *Médecis* sont devenus européens; car là où les femmes tiennent à faire ressortir les avantages si précieux de la taille, c'est-à-dire partout, ces admirables corsets sont enviés, recherchés, adoptés; lorsqu'une couturière veut faire valoir une robe, son succès est certain avec un corset Médecis. La taille alors est svelte et allongée comme il convient aux corsages d'aujourd'hui, et, de plus, non-seulement aucune gêne, mais encore la possibilité de se desserrer à volonté, sans rien diminuer des avantages qu'ils comportent.

Et c'est parce que le corset est la base de la grâce, que Josselin est si victorieusement récompensé des soins qu'il apporte à perfectionner chaque jour son invention.

Les capotes de poulx de soie de toutes nuances, avec petite ruche pareille formant chicorée qui entoure toute la passe et le tour du bavolet; la forme de capote est toujours très-évasée et s'indique indifféremment par forme *Marie Stuart* et forme *jockey*. Cette forme, très-arrondie, s'avance un peu de chaque côté afin de se réunir sur le menton.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilettes de promenade. — Robe en taffetas broché à volant. — Châle-mantelet en cachemire blanc. — Chapeau de crêpe.

Redingote en étoffe de Lyon, brochée en imitation de brandebourg. — Echarpe de crêpe de Chine. — Capote en crêpe.

MODES D'HOMMES. — On a remarqué à Longchamp de très-élégantes toilettes de printemps. — Presque tous les habits se font à cran, — quelques-uns se boutonnent jusqu'en haut. La couleur dominante, même en négligé, est le noir.

Les redingotes se font à un ou deux rangs de boutons, à jupe courte et peu ample.

On voit beaucoup de twines en lainage gris-noisette, ou mélangé, mais de nuance sombre. Le devant est fermé par cinq boutons, droit, un peu large à l'encolure, de façon à former un petit châle. Une poche extérieure sur la poitrine.

On porte beaucoup de gilets blancs, et

une foule de petits dessins nouveaux, dont la description est impossible. Mais pour ces étoffes nouvelles de gilet, comme pour celles de pantalon. Robin¹ a les plus riches assortiments, les plus nombreux, les plus complets, du meilleur goût. Ce que nous disons des étoffes, nous le pouvons dire aussi de la coupe des habits. On ne saurait imaginer à la fois plus d'élégance et de distinction.

Les chapeaux noirs sont les seuls qui se portent; c'est à peine si l'on en voyait deux ou trois gris. Leur forme est d'une hauteur moyenne et légèrement cintrée. Les bords ont une tendance à devenir larges d'ici à peu de temps; ils sont entourés d'un large galon de soie cannelé. Du reste, les formes les plus gracieuses, comme les plus distinguées, se trouvent au *grand Bazar de la chapellerie*². Ce vaste magasin est devenu aujourd'hui une des célébrités du Paris fashionable.

Les bottes sont à bouts légèrement arrondis. On voit aussi beaucoup de bottines montées en drap avec boutons noirs sur le côté. Cette chaussure, à la fois élégante et commode, va très-bien avec le pantalon sans sous-pieds, et sera adoptée cette saison par les élégants. C'est toujours chez Clercx³ que se trouvent les formes les plus gracieuses et l'exécution la plus parfaite.

On porte toujours des breloques de montre avec mille fantaisies, les plus diverses, les plus bizarres; — c'est là une question toute de goût et d'originalité. Mais, ce qui est une question plus sérieuse, c'est la montre, car rien n'est si rare qu'une bonne montre. — Aussi, ne saurait-on trop recommander les montres de platine de l'horlogerie de Versailles⁴, d'une irréprochable régularité, — et construites avec une si rare habileté par M. Raby, qu'on peut prendre des montres petites en toute confiance, c'est-à-dire, avec la certitude que l'exiguité du mouvement ne nuira en rien à sa précision ni à sa solidité. C'est là un progrès, et des plus heureux.

UNE PROMENADE DANS PARIS.

Que f-rons-nous aujourd'hui? voilà ce que dès le matin se demandent les étrangers qui viennent visiter Paris. Grave question dans cette ville, où l'utile et l'agréable se disputent votre attention à chaque pas. On prétend que l'utilité e clut le plaisir, je

crois qu'ils peuvent très-bien marcher de concert.

Un des jours de la semaine dernière, il faisait beau; un doux rayon de soleil, parvenant à percer les nuages qui l'obscurcissaient depuis trop longtemps, venait nous rendre la gaieté, les forces, et nous inviter à profiter de cette annonce du printemps. Impossible de rester chez soi, que faire? Une promenade au dehors me semble, dans cette saison, plus triste qu'attrayante; les arbres encore dénudés, la campagne privée de son plus bel ornement, le feuillage, la verdure, n'avaient aucun charme pour moi. Restaient les Tuileries, les Champs-Élysées. Mais de tous les plaisirs, je n'en connais pas de plus insipide que de voir passer vingt fois devant soi, les mêmes personnes, si ce n'est d'être soi-même l'objet de leur examen. A l'action la moins importante, pour qu'elle ait de l'attrait, il faut un but dans la vie. Ce motif me déterminait à me diriger vers une de nos grandes maisons de nouveautés parisiennes où avait lieu une exposition des plus riches produits de l'industrie française.

Une foule nombreuse et choisie se pressait dans les galeries de ce vaste établissement, où tous les goûts, toutes les exigences toutes les fortunes, pouvaient trouver à se satisfaire. Depuis le tissu le plus modeste jusqu'aux étoffes à 70 franc le mètre, la tentation se présentait sous toutes les formes; il était impossible de résister. J'ai remarqué, dans la galerie dite des confections de délicieux mantelets: un, entre autres, en taffetas écru, garni de volants pareils brodés dans l'étoffe couleur sur couleur; rien de plus simple, de plus élégant, de meilleur goût. Puis, des châles en mousseline de soie imprimés, dessins de l'Inde, aussi souples que légers; d'autres, en dentelle de Chantilly, ainsi que des écharpes et des pointes simples, qui cette année ont la vogue. En sortant de cette salle, le nom du président attirait le regard sur un châle et une écharpe en crêpe de Chine brodée; l'écharpe, ponceau, de la nuance la plus éclatante et la plus pure; le châle, vert clair, auquel la beauté du tissu donnait des reflets veloutés, onctueux, si ce mot pouvait s'appliquer à une étoffe. Sa broderie, dont la soie était en harmonie si parfaite avec celle du fond,

¹ Rue Saint-Marc, 21. — ² Boulevard des Italiens, 1. — ³ Boulevard des Italiens, 11. — ⁴ Boulevard des Italiens.



25 Avril 1849.

Bureau

2429.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux et Mantelet de la M.^{me} Alexandrine, r. d'Antin, 14. Robingote, étoffe de Lyon
 brochée en imitation de brandebourg, façon de M.^{me} de Baijoux r. L.^{re} Anne, 44. Mouchoir
 Chapron. Gants Mayer.*

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone IV. Lond.



m'a fait dire : Heureuses les épaules auxquelles est destinée une si belle parure ! Un magnifique cachemire français long, fond jaune, se trouvait auprès ; jamais l'industrie française n'avait poussé aussi loin la perfection (ce châle doit paraître à l'exposition du mois de juin) ; la richesse du dessin ne le cède qu'à l'élégance, à la légèreté infinie du motif ; c'est tout à la fois une broderie à la main et un tableau. On est toute heureuse, en sa qualité de Française, de voir sortir de si belles choses des fabriques nationales.

L'industrie lyonnaise se montrait aussi dans tout son éclat. Une espèce de brocart noir, avec fleur cerise brochée or, bleu ciel brochée argent, était destiné, par notre illustre tragédienne, M^{lle} Rachel, à un nouveau costume dans *Adrienne Lecouvreur*. Quelques robes, parmi ces somptueux tissus, avaient été achetées par le président.

De ces riches parures, mais un peu sévères, passons aux robes de bal, si fraîches, si coquettes, qu'elles paraissent évoquer la présence d'une sylphide : trois jupes d'organdie d'inégale longueur, sur l'ourlet une guirlande de feuillage brodée en chenille rose et argent. Peut-on rien inventer de meilleur goût et de plus élégant ? Plusieurs de ces délicieuses toilettes, qui auront fait commettre le péché d'envie à plus d'une visiteuse des magasins Sainte-Anne, portaient le nom de femmes connues par leur recherche et leur bon goût, entre autres M^{me} la comtesse de..... ; et je pensais, en examinant leur choix, qu'on pouvait se faire une idée de leur personne ; cet indice tromperait rarement. Il me semble, par exemple, que M^{lle} de C., qui a mis son nom sur une soie gris de lin, dont le broché fait l'effet de paillettes d'argent jetées sur l'étoffe et sur une grenadine fond blanc avec deux guirlandes vert clair et violet entrelacées, doit posséder de beaux cheveux blonds, de longues anglaises qui accompagnent sa figure blanche et rose. A peine achevais-je ces lignes, qu'on m'a assuré que j'avais eu don de seconde vue. Qui pourrait dire, après cela, que ma visite dans ces magasins, frivole en apparence, n'a pas une grande utilité ? car si l'on peut se faire idée d'une personne parce qu'elle achète, ne pourrait-on pas arriver ainsi à découvrir

son caractère ? Avis aux jeunes gens qui veulent se marier.

Très-satisfaite de la première partie de ma promenade, je continuai mes observations en allant dans une célèbre maison de cachemires voir un crêpe de Chine, dont la broderie suffit pour vous initier à tous les mystères de la vie intérieure des habitants du céleste empire. Usages, occupations, costumes, tout y est indiqué ; c'est un véritable cours d'histoire.

Quelle perfection dans le travail ! et malgré la multiplicité des détails, rien de confus dans l'exécution, c'est fort beau. Il y avait aussi de magnifiques cachemires ; mais pour ceux-ci, je renvoyai mon examen à un autre jour. J'avais hâte de savoir à quoi m'en tenir sur certains chapeaux... en écaillé. Jusqu'à présent, mesdames, vous n'avez porté que des peignes, maintenant on vous fait des chapeaux ; leur prix élevé, 1,000 fr., ne permettra qu'à un petit nombre de privilégiées d'en faire usage, ce qui les rendra éminemment distingués. On voit aussi cette année des chapeaux d'une forme bizarre, qu'on appelle *Marie Stuart*, avec la pointe, le coup de vent obligé. Il faut être bien jeune, bien jolie, pour supporter une semblable coiffure. La belle reine avait ses motifs pour l'avoir choisie ; mais quelque chose de moins original va mieux généralement, et les formes évasées d'une manière si gracieuse par M^{me} Séguin ont un cachet si noble, si élégant, qu'après les avoir adoptées, on peut difficilement cesser de les porter. Elles embellissent un joli visage, et dissimulent chez d'autres les imperfections qu'on peut y trouver. M^{me} Séguin aura de nombreuses visites. En sortant de chez elle, j'ai eu un accès de gaieté dont je vais dire deux mots. Un employé au ministère de était monté sur une échelle pour atteindre des manuscrits qu'une personne bien posée dans le monde lui demandait. L'échelle vacillait, l'employé, effrayé, s'écria d'une voix plaintive : Poussez-moi, je vous prie. — Hélas ! répondit celui auquel s'adressait la prière, je ne connais personne dans ce ministère. A ce mot, échelle, manuscrit, employé, tout manqua rouler par terre ; car le dernier, en proie à un fou rire provoqué par la méprise qui le faisait solliciteur auprès du ministre,

quand il demandait seulement qu'on assurât son échelle, ne pouvait garder l'équilibre ; son hilarité fut bientôt partagée par son protecteur improvisé. Voilà la folie qui ce soir m'a égayée à mon tour. E. G***.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — *Le Prophète*.

DEUXIÈME ARTICLE.

Ce n'est plus ici une phrase banale que de dire qu'à chaque représentation du *Prophète*, le succès n'a fait que grandir. — C'est la marche qu'ont suivie *Robert et les Huguenots*. Cette musique de M. Meyerbeer est si grandiose, si riche, si habile, que chaque nouvelle audition révèle de nouvelles beautés qui vous avaient échappé. — Aussi, la plupart des critiques ne se sont-ils pas hâtés de faire part au public de leurs impressions. — Et d'ailleurs, le moyen, avec la meilleure volonté du monde, avec le recueillement le plus sincère, de suivre une pareille partition de cinq actes à une première représentation, avec les distractions irrésistibles de la mise en scène et les distractions non moins grands de la salle ? — Le moyen, en effet, de ne pas jeter ça et là quelques coups d'œil sur les rangs de loges occupés par la plus brillante société de Paris, les femmes les plus élégantes et les plus distinguées ? — On eût dit autant de rangées de fleurs, de dentelles, de diamants, de visages gracieux et souriants. Et cependant, avec la musique de M. Meyerbeer, il ne faut rien perdre, tellement tout s'y enchaîne, tellement rien n'y est sacrifié aux longueurs et aux vulgarités. Si grande était même l'abondance des richesses dans cette partition, qu'on s'est aperçu aux dernières répétitions que la représentation ne pourrait finir avant deux heures du matin, et que partant il a fallu retrancher une foule de morceaux. Avec ces seules suppressions, il y a de la musique pour tout un opéra.

Et d'abord, on a supprimé l'ouverture pour ne conserver qu'une introduction. — Introduction d'un grand style : sombre, austère, majestueuse, bien faite pour préparer au drame qui se déroule ensuite.

M. Meyerbeer, avec la magnificence des

prodiges, a jeté à pleines mains des beautés de toutes sortes dès le premier acte : — un chœur de paysans, d'une fraîcheur, d'une naïveté charmantes ; — une gracieuse cavatine, pour M^{me} Castellan ; — puis le cantique des trois anabaptistes (Levasseur, Gueymard, Euzet), qui, durant tout l'ouvrage, reparaitra toujours dans les scènes les plus saisissantes. Cette sorte de psalmodie inspirée et fatale que l'on retrouvera toujours, soit qu'elle éclate au-dessus de toutes les voix, soit qu'elle gronde sourdement à travers tous ces chants d'amour, de terreur, de plaisir ou de carnage, c'est comme l'âme du drame, le souffle qui soulève et pousse toutes les tempêtes. Ainsi, l'effet est-il magnifique, irrésistible, lorsque les paysans révoltés, à la voix des anabaptistes, n'ont plus que des cris de malédiction et de vengeance. Ce chœur est un admirable crescendo de violence, d'expression et de colère, jusqu'au moment où ce n'est plus que le cantique lui-même, qui éclate dans toute sa fureur. — Comme contraste, nous avons dans la scène suivante une romance à deux voix délicieusement chantée par M^{mes} Viardot et Castellan.

C'est au second acte que paraît Roger, et, à vrai dire, l'acte est tout entier pour lui, car il ne quitte pas la scène un instant. Son premier morceau est un récitatif qu'il dit admirablement. — L'accompagnement est un de ces chefs-d'œuvre d'originalité qui n'appartiennent qu'à Meyerbeer, et Roger dit cette scène avec autant de sûreté que d'expression. — Il a chanté ensuite ses couplets avec une grâce, un sentiment exquis. — Autant dans le récitatif sa voix était vibrante, entrecoupée par l'extase, la terreur, le délire, autant elle est, dans sa romance, douce, caressante, limpide. — Enfin, dans la scène où, entraîné par les anabaptistes, il va s'enfuir de la maison maternelle, il est déchirant d'expression vraie, d'hésitation entre la piété filiale, la soif de la vengeance, l'exaltation religieuse ; il rend en véritable tragédien toutes ces angoisses, ces larmes, ces élans de délire et d'enthousiasme..... jusqu'au moment où sa voix domine de toute sa force le finale, et fait reconnaître aussi en lui le chanteur accompli : — la puissance, l'énergie, le sentiment.

Ainsi, dès le second acte, était déjà jugée la question quant au début de Roger. Il a été interrompu plusieurs fois par des applaudissements repris à deux et trois salves : rappelé à la chute du rideau, il a reparu au milieu des bravis de toute la salle électrisée.

Le troisième acte est absorbé en grande partie par les splendeurs de la mise en scène : le ballet des patineurs, le lever du soleil.

Ce troisième acte renferme un des plus heureux morceaux de l'ouvrage : le trio chanté par Brémont, Gueymard et Levasseur ; c'est un morceau plein de style et d'originalité, et qui sera une bonne fortune pour la musique de concert. — Cet acte se termine par un finale tout à fait magistral, dans lequel Roger produit un immense effet.

Tout le quatrième acte n'est qu'un long triomphe pour M^{me} Viardot. — La romance d'abord : *Donnez pour une pauvre âme*, qu'elle dit avec une déchirante expression de souffrance et de tristesse ; ensuite son duo avec M^{me} Castellan, dans lequel on retrouve tout le sentiment de la tragédienne et toute l'habileté, la verve de la *prima donna*, familiarisée avec les plus brillantes inspirations du grand répertoire italien. A la scène du couronnement dans la cathédrale de Munster, M. Meyerbeer déploie toute la puissance, toute la magie de son incomparable talent pour ces morceaux d'ensemble où il fait concourir au même effet des chœurs et des orchestres différents ; ainsi s'ouvre cette pompe splendide par un *Domine salvum* qui rappelle les plus beaux morceaux de la chapelle Sixtine. L'effet de ce chant qui se perd en faux bourdon sous les voûtes de la nef, est saisissant. La marche du cortège exécutée et répétée à la fois par l'orchestre, une bande de saxhorns, l'orgue et les cœurs, est superbe et d'une pompe toute royale. Enfin, nous touchons à la scène principale de l'ouvrage, celle où le prétendu prophète est obligé de renier sa mère pour la sauver du poignard des fanatiques ; de la proclamer folle, de la faire agenouiller, et d'en appeler à la crédulité du peuple en invoquant un semblant de miracle. Roger et M^{me} Viardot rivalisent alors de sentiments, de pantomimes, d'expression. Leurs voix sont entrecoupées par les sanglots, les angoisses, le désespoir. — Jamais peut-être la musique n'a eu plus de force, de vérité ; jamais l'art n'a mieux rendu les mouvements confus, tumultueux de toutes les passions ; la terreur, la pitié, l'indignation, le dévouement... jamais non plus il ne s'est rencontré d'artistes plus

heureusement doués de toutes ces qualités qui font les grands chanteurs et les grands tragédiens ; cette foule si nombreuse, si brillante, restait immobile, silencieuse, recueillie, devant cette scène d'une si poignante péripétie. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu pareil effet au théâtre ; — aussi, à la chute du rideau, l'enthousiasme a-t-il éclaté en trépignements et en bravos, et la toile s'est relevée lentement pour laisser reparaitre Roger et M^{me} Viardot, redemandés par le public.

Depuis la première représentation, c'est chaque soir le même enthousiasme, plus général, plus vif, plus sincère.

Avec tout autre que M. Meyerbeer, après un tel succès, on eût craint pour le cinquième acte, mais de nouvelles merveilles nous étaient encore réservées pour la fin de l'ouvrage.

La première partie est remplie par un air de M^{me} Viardot. La pauvre mère succombe sous le poids de toutes ses douleurs de se voir reniée par son fils, et de le savoir sous le poignard des assassins. Ainsi, dit-elle avec une poignante expression de tendresse et de mélancolie, sa première cavatine :

Mon cœur est désarmé !
Mon courroux m'abandonne ;
Ta mère te pardonne,
Adieu, mon bien-aimé !

Dans la seconde, au contraire, Fidès retrouve toute son énergie ; l'espoir, le courage lui sont rendus ; et c'est avec une puissance qui est réellement de l'inspiration qu'elle s'écrie :

Ah ! ma victoire est certaine,
Et je ramène,
Avec ferveur,
Mon fils au sein d'un Dieu sauveur !

Là M^{me} Viardot encore est tragédienne ; tragédienne d'expression, de geste, de mouvement, et en même temps elle se révèle en cantatrice d'une rare habileté ; la *prima donna* trouve occasion de faire valoir tout le prestige, tout l'éclat, toute la séduction de son talent, et sans sortir de la situation ni se laisser aller à aucun de ces contre-sens reprochés quelquefois à l'école italienne, elle fait des prodiges de souplesse, de légèreté, de grâce et de hardiesse.

Le duo avec Roger se lie très-habilement à cette scène, et tout en faisant opposition, ne jette ni froid ni langueur dans le drame. Le trio suivant avec Berthe prend ensuite un tout autre caractère ; c'est comme le doux rayon du soleil après l'orage ; c'est le calme et la sérénité qui succèdent à la tempête.

La malédiction de Berthe est chantée avec beaucoup d'énergie par M^{me} Castellan.

Enfin, le dernier morceau est la chanson à boire de Roger. Ces couplets sont empreints d'une verve ironique et désespérée que Roger rend avec un grand bonheur. — Sous ce joyeux et brillant refrain on sent bouillonner toutes les passions : la colère, la vengeance et le désespoir.

Tous les chœurs, sans exception, sont de la plus grande beauté, du style le plus large et le plus puissant. L'orchestration est traitée avec un soin particulier. On sait que jamais compositeur ne sut mieux tirer parti des masses vocales et instrumentales. Il faut rendre cette justice aux exécutants qu'ils se sont surpassés, — que les choristes prennent réellement part à l'action, et que l'orchestre a dignement soutenu sa vieille réputation, un peu compromise dans ces derniers temps. M^{me} Castellan a un rôle d'une importance secondaire, mais elle l'a très-habilement fait valoir; et puis, dans un pareil ouvrage, il n'y a pas de rôle à dédaigner pour un artiste, quel qu'il soit. Levasseur a très-bien réussi dans cette création du rôle de Zacharie; une figure sombre qui rappelle le Marcel des *Huguenots*, sans pourtant y ressembler. Le même éloge se doit adresser à ses deux compagnons, Gueymard et Euzet.

Quant à Roger et à M^{me} Viardot, toutes les formules laudatives ont été épuisées sur leur compte. Ils ont l'un et l'autre obtenu un des plus beaux succès que constateront les annales de l'Opéra. M^{me} Viardot avait à soutenir une réputation acquise sur les principales scènes lyriques de l'Europe. Déjà, il y a sept ou huit ans, nous l'avions applaudie, au Théâtre-Italien, dans la *Cenerentola*, il *Barbiere*, *Otello*, *Tancredi*.... Aujourd'hui, ce talent déjà si beau, si complet alors, nous revenait avec huit années d'études et de succès devant les publics les plus sévères et les plus judicieux. *Le Prophète* a encore dépassé toutes les espérances, et le public parisien a sanctionné comme il le devait la réputation de celle en qui il saluait chaque soir la digne sœur de Maria Malibran.

Pour Roger, la question était toute autre;

sauf quelques personnes qui l'avaient entendu dans le grand opéra, à Londres, le public n'avait jamais apprécié Roger qu'à l'Opéra-Comique. Aussi un grand nombre ne pouvait-il s'imaginer qu'il y eût pour lui de plus grands rôles que dans la *Syrène*, les *Mousquetaires* ou *Haydée*. Ils se demandaient où le charmant ténor d'opéra comique trouverait de la voix pour remplir cette vaste salle, et pour se faire l'interprète d'un de ces rôles comme Meyerbeer sait les écrire. L'anxiété n'a pas été longue; dès le premier acte, quand on a entendu vibrer cette voix si jeune et si puissante, si sûre et si souple, on a compris que la bataille était gagnée, et que le grand Opéra venait de s'enrichir d'un talent digne de lui et de son répertoire. Ce succès de Roger n'a même fait que grandir aux représentations suivantes; il a acquis une vigueur, une puissance d'expression qui souvent nous ont rappelé les plus beaux jours de l'Opéra, au temps de *Robert*, des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*.

Un dernier éloge qui revient à l'administration comme à tous les artistes de l'Opéra, c'est le luxe de la mise en scène, la richesse, l'exactitude et le caractère des costumes et des décorations. Il n'y a que M. Meyerbeer et notre première scène lyrique pour pouvoir ainsi réunir les plus habiles chanteurs, le spectacle le plus splendide, l'exécution la plus parfaite enfin, sous tous les rapports et jusque dans les moindres détails.

Aussi, M. Meyerbeer, qui avait choisi Paris pour faire représenter *Robert et les Huguenots*, y est revenu pour le *Prophète*, et il y reviendra bientôt, — espérons-le, — pour l'*Africaine*.

A. T.

A ce Numéro est jointe la planche 2429.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION, GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE BONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.